

Angeline Boulley

**UNE
DOSE
DE RAGE**

Traduit de l'anglais (États-Unis) par Julie Lopez





CHAPITRE 1

Ma journée débute avant le lever du soleil. J'enfile des vêtements de course, sors et dépose une pincée de semaa, du tabac, au pied d'un arbre, côté est – là où pénétreront les premiers rayons du soleil. Mes prières commencent chaque fois par cette offrande, puis j'énonce mon nom spirituel, celui de mon clan et d'où je viens. Pour que le Créateur sache bien qui je suis, j'ajoute toujours autre chose, le nom qui me connecte à mon père – car ma vie a commencé par un secret, et par un scandale.

Je remercie le Créateur et lui demande du zoongidewin, car il m'en faudra, du courage, pour ce que je repousse depuis une semaine, ce qui m'attend après mon jogging de huit kilomètres.

Le ciel s'éclaircit pendant que je fais mes étirements. Chaque fois que mon frère Levi vient courir avec moi, il se plaint de mes échauffements interminables. Je lui répète que mes muscles plus gros, plus longs et donc infiniment supérieurs demandent une préparation plus intensive, pour une performance optimale. La vérité, qu'il trouverait pathétique, c'est que je prends le temps de réciter le nom complet de chaque muscle que j'étire. Pas seulement les superficiels, les profonds aussi. Je veux avoir de l'avance sur les autres étudiants de première année pour mon cours d'anatomie, à la rentrée.

Le soleil apparaît entre les arbres au moment où je termine. Un rayon éclaire mon offrande de semaa. Niishin ! C'est bien.

Le premier kilomètre est toujours le plus dur. Une partie de moi a encore envie d'être au lit avec Herri, mon chat, dont les ronronnements

ont l'effet inverse d'un réveil. Mais si je tiens bon, mon souffle finit par trouver son rythme, le même que le balancement de ma queue-de-cheval. Mon corps passe en pilote automatique. Et mon esprit entre dans la *zone*, un endroit à la fois dans ce monde et ailleurs. À partir de là, les kilomètres défilent dans un brouillard à demi conscient.

Mon parcours traverse le campus de l'Université de Lake State. J'envoie un baiser au tout nouveau dortoir, nommé Fontaine en l'honneur de mon grand-père maternel. L'été dernier, lors de la cérémonie d'inauguration, ma grand-mère, Grand-Mary, a insisté pour que je porte une robe. J'avais envie de boudier sur les photos, mais je savais que ça aurait plus peiné ma mère qu'agacé ma grand-mère.

Je coupe par le stationnement, derrière le Bureau des étudiants, en direction de la falaise, au nord du campus. De là, on a une vue magnifique – la plus belle de Sault-Sainte-Marie, au Michigan – sur la rivière Sainte-Marie, le pont international menant au Canada et la ville de Sault-Sainte-Marie, en Ontario. Et sur mon endroit préféré au monde, niché dans un coude de la rivière, à l'est de la ville : Sugar Island.

Derrière l'île, le soleil levant est soudain caché par un nuage bas et sombre à l'horizon. Je m'arrête, émerveillée, pour observer les rayons lumineux jaillissant du nuage en éventail, comme si c'était Sugar Island qui les projetait. Une brise fraîche s'insinue sous mon tee-shirt, me donnant la chair de poule en plein mois d'août.

— Ziisabaaka Minising.

Je murmure en anishinaabemowin, la langue ojibwée, le nom de l'île, que mon père m'a appris quand j'étais petite. On croirait une prière. La famille de mon père, les Gardien-de-Feu, fait partie intégrante de Sugar Island, au même titre que ses ruisseaux, ses sources et ses érables à sucre.

Le nuage se décale et le soleil reprend possession de ses rayons. Une rafale me pousse en avant, vers mon jogging et la tâche qui m'attend.

Quarante-cinq minutes plus tard, je m'arrête devant EverCare, un établissement de soins de longue durée qui se trouve à quelques pâtés de

maisons de chez moi. J'ai l'impression d'avoir couru à l'envers, aujourd'hui : à mon maximum sur le premier kilomètre, puis peinant de plus en plus par la suite. La « zone » est restée un mirage hors de portée.

— Bonjour, Daunis ! m'accueille M^{me} Bonasera, l'infirmière en chef. Mary a passé une bonne nuit. Ta mère est déjà là.

Je lui réponds d'un signe de la main, comme d'habitude, trop essoufflée pour parler.

Le couloir semble s'allonger à chaque pas. Je me prépare aux possibles réactions à l'annonce que je m'apprête à faire. Dans ces scénarios imaginaires, un sourcil froncé traduit la déception, la contrariété et le désaveu.

Je devrais peut-être attendre demain.

M^{me} B. n'avait pas besoin de me prévenir : l'entêtant parfum de rose dans le couloir trahit la présence de ma mère. Celle-ci est en train de masser doucement les bras maigres de ma grand-mère avec de la lotion parfumée à la rose. La présence d'un bouquet de roses jaunes ajoute encore au niveau de saturation florale.

Cela fait maintenant six semaines que Grand-Mary est à EverCare, à la suite de son AVC lors de la remise des diplômes de mon collègue, et d'un mois d'hospitalisation. Lui rendre visite tous les matins fait partie de la Nouvelle Normalité – quand votre univers est si violemment ébranlé que, malgré vos efforts, vous ne pouvez plus jamais le replacer sur le même axe qu'avant.

Les yeux de ma grand-mère croisent les miens. Son sourcil gauche froncé indique qu'elle me reconnaît. Son côté droit n'est plus en mesure d'exprimer quoi que ce soit.

— *Bon matin*¹, Grand-Mary.

Je l'embrasse sur les deux joues, puis recule pour qu'elle puisse m'observer.

Dans le Monde d'Avant, cette inspection systématique me gavait prodigieusement, mais, aujourd'hui, sa demi-moue critique à la vue

1. En français dans le texte. (Toutes les notes sont de la traductrice.)

de mon tee-shirt ample me réjouit autant qu'un tir parfait au hockey.

— Tu vois ? dis-je en relevant d'un air taquin le bas de mon tee-shirt pour lui montrer mon short en lycra jaune. Je ne suis pas à moitié nue.

Elle lève un œil au ciel de façon presque imperceptible, puis son regard se vide. Comme si quelqu'un allumait et éteignait la lumière de manière arbitraire derrière ses yeux.

— Donne-lui un moment, intervient maman, sans cesser d'appliquer de la lotion sur ses bras.

Je hoche la tête et passe la chambre en revue. La grande baie vitrée qui donne sur l'aire de jeux voisine. Le tableau blanc qui annonce BONJOUR ! JE M'APPELLE MARY FONTAINE et sur lequel est inscrit le nom de l'infirmière. La ligne après MES OBJECTIFS, vide. Le bouquet de roses entouré de photographies encadrées. Grand-Mary et grand-père Lorenzo, le jour de leur mariage. Maman et oncle David, tels des anges en prière, le jour de leur première communion. Ma photo de finissante, dans un cadre en argent gravé de l'inscription PROMOTION 2004.

Une boule de la taille d'une noix se forme dans ma gorge lorsque je pose les yeux sur la photo la plus récente des quatre Fontaine – moi, maman, oncle David et Grand-Mary – lors de mon dernier match de hockey. Je me suis endormie plus d'une fois au son des rires de maman et de son frère qui jouaient aux cartes ou parlaient dans la langue qu'ils s'étaient inventée, enfants – un mélange de français, d'italien, d'anglais abrégé et de mots inventés. Mais ça, c'était avant la mort d'oncle David, en avril, et avant que Grand-Mary, dévastée par le chagrin, fasse une hémorragie intracérébrale, deux mois plus tard.

Dans la Nouvelle Normalité, ma mère ne rit plus.

Elle relève ses yeux vert jade fatigués, injectés de sang. La nuit dernière, au lieu de dormir, elle a nettoyé frénétiquement la maison tout en parlant à oncle David, comme s'il était assis dans le canapé. Ça lui arrive souvent. Je me réveille aux heures les plus sombres de la nuit

et je l'entends lui avouer sa solitude et ses regrets sans se douter que je comprends leur langage secret.

En attendant que ma grand-mère revienne à elle, je prends le bâton de rouge à lèvres sur sa table de nuit. Grand-Mary a toujours dit qu'il fallait accueillir chaque jour avec un sourire parfait. Tout en passant le rouge rubis mat sur ses lèvres fines, je me rappelle ma prière. Faire preuve de zoongidewin, c'est affronter ses peurs avec un cœur vaillant. Ma main tremble ; le tube de rouge est comme l'aiguille d'un sismographe.

Maman referme le flacon de lotion et embrasse Grand-Mary sur le front. J'ai si souvent reçu ses baisers que l'écho de celui-ci réchauffe mon front. J'espère que Grand-Mary ressent les bienfaits de cette bonne médecine même quand la lumière est éteinte.

Quand elle était à l'hôpital, j'avais pris l'habitude de noter chaque jour le nombre de fois où elle clignait des yeux sur une période de quinze minutes. Ma mère n'y voyait pas d'inconvénient, jusqu'à ce qu'elle remarque le nombre de petits traits dans les deux colonnes du tableau : LUMIÈRE ALLUMÉE, LUMIÈRE ÉTEINTE. La somme globale n'avait pas changé, mais le pourcentage de clignements conscients avait commencé à diminuer. Ma mère en a été tellement bouleversée que je cache désormais mon carnet et ne le sors que quand elle n'est pas là.

Et voilà. Grand-Mary bat des paupières et ses yeux s'illuminent. LUMIÈRE ALLUMÉE. Elle retrouve son regard perçant et redevient une force de la nature, la matriarche Fontaine.

— Grand-Mary, je vais repousser mon entrée à l'Université du Michigan et m'inscrire ici, à Lake State. Juste pour la première année.

Je retiens mon souffle, anticipant sa déception, car je m'écarte du Plan : Daunis Lorenza Fontaine, docteure en médecine.

Au début, il s'agissait surtout de la rendre fière, alors je faisais semblant de vouloir la même chose qu'elle. Car toute mon enfance avait été bercée par les murmures des gens, teintés d'une sorte de joie mauvaise, à propos de l'« énorme scandale dans la vie parfaite de Mary et Lorenzo Fontaine ». Et puis, à force, je me suis prise au jeu, et son plan est devenu le mien. Le nôtre. Mais ça, c'était avant.

Grand-Mary me couve d'un regard aussi tendre que les baisers de ma mère. Quelque chose passe entre elle et moi. Elle comprend.

Je me sens si soulagée et si triste en même temps que mon nez se met à picoter, signe que je vais pleurer. Il existe peut-être un mot en anishinaabemowin pour décrire le moment où l'on arrive à se mettre debout parmi les décombres, après une tragédie ?

Maman contourne le lit et me serre dans ses bras avec une force qui me coupe le souffle. Ses sanglots de joie vibrent en moi. Elle est heureuse. Je m'y attendais, mais je ne pensais pas que mon soulagement serait si grand. Ça fait un moment qu'elle me pousse à rester ici, entraînant même Levi dans sa bataille. En janvier, elle m'a suppliée de remplir le dossier d'inscription de Lake State, en guise de cadeau d'anniversaire. J'ai accepté en me disant que rien ne pourrait me faire changer d'avis. Je me trompais.

Soudain, un oiseau percute la vitre. Ma mère sursaute, me relâche. Je n'ai fait que trois pas vers la fenêtre que déjà l'oiseau s'est relevé en battant des ailes et a repris son voyage.

Mémé Pearl – ma nokomis du côté Gardien-de-Feu – considérait qu'un oiseau qui percutait une fenêtre était de mauvais augure. Elle se précipitait dehors, une main brune et tannée sur sa bouche, et marmonnait « oh, oh, oh » avant d'appeler ses sœurs pour déterminer quelle tragédie se préparait.

Pour Grand-Mary, ce n'était qu'un malheureux incident. Rien de plus que la conséquence fortuite d'une vitre propre. « Les superstitions amérindiennes ne sont pas des faits, Daunis. »

Mes grands-mères zhaaganaash et anishinaabe n'auraient pas pu être plus différentes. La première appréhendait le monde à sa surface, l'autre voyait des liens et des enseignements bien plus profonds que ce qui saute aux yeux. Toute ma vie, je me suis sentie tirillée entre leurs influences contradictoires.

À sept ans, j'ai passé un week-end dans la maison en papier goudronné de mémé Pearl, à Sugar Island. En pleine nuit, je me suis réveillée en larmes parce que j'avais mal à l'oreille. Comme il n'y avait

plus de traversier pour le continent à cette heure-là, elle m'a fait uriner dans une tasse, puis, mettant ma tête sur ses genoux, elle en a versé le contenu dans mon oreille. Le lendemain, lors du repas dominical chez Grand-Mary et grand-père Lorenzo, j'ai vanté, toute fière, l'intelligence de mon autre grand-mère : « Mémé Pearl a soigné mon oreille avec mon pipi ! » Grand-Mary a aussitôt eu un mouvement de recul et foudroyé ma mère du regard, comme si c'était sa faute. Quelque chose s'est brisé en moi quand j'ai vu la gêne de ma mère. Ce jour-là, j'ai appris qu'à certains moments, je devais être une Fontaine, et qu'à d'autres, je pouvais sans risque être une Gardien-de-Feu.

Maman retourne s'asseoir à côté de Grand-Mary et repousse la couverture en cachemire pour masser ses jambes filiformes, blanches comme de l'albâtre. Elle s'épuise à prendre soin de sa mère, convaincue que celle-ci va guérir. Elle n'a jamais été douée pour regarder les vérités désagréables en face.

Il y a une semaine, je me suis réveillée pendant une de ses frénésies de ménage.

« J'ai tellement perdu, David. Et maintenant, elle. Quand Daunis s'en ira, *j'disparaîtrai*¹. »

Il y a dix-huit ans, ma naissance a changé la vie de ma mère, détruisant celle que ses parents avaient prédéterminée pour elle. Je suis tout ce qui lui reste.

« Les malheurs se produisent toujours par trois », disait toujours mémé Pearl.

Oncle David est mort en avril.

Grand-Mary a eu son AVC en juin.

Si je reste à la maison et que j'attends un peu pour suivre le Plan, je peux empêcher un troisième malheur.

— Je dois y aller, dis-je avant de les embrasser.

D'ordinaire, je parcours à pied la courte distance qui me sépare de la maison, pour me décrocher, mais aujourd'hui, je pique un sprint

1. En français dans le texte.

jusqu'à mon arbre à prières, sous lequel je m'éroule, haletante.
J'attends que mon souffle revienne.

J'attends que commence la partie normale de la Nouvelle
Normalité.



CHAPITRE 2

J'entends crisser les pneus de la Jeep de Lily dans l'allée. Entièrement vêtue de noir, comme à son habitude, Lily en descend d'un bond pour me laisser monter sur la banquette arrière. Mamie June est assise sur le siège passager, un foulard autour du cou, ses yeux marron foncé dépassant à peine du tableau de bord. Vu la taille minuscule de Lily et de son arrière-grand-mère, c'est un miracle qu'elles arrivent à voir la route.

Lily est ma meilleure amie depuis la sixième, quand elle est venue vivre chez mamie June. Physiquement, on est à l'opposé, et pas seulement en raison de notre différence de gabarit. Je suis si pâle que, petite, les autres enfants nish m'appelaient le Fantôme. Un jour, j'ai même entendu quelqu'un dire que j'étais « la sœur délavée de Levi ». À l'époque où Lily vivait encore avec son père zhaaganaash et la femme de celui-ci, ils la gardaient à l'abri du soleil pour éviter que sa peau d'un brun rougeâtre ne fonce davantage. On a toutes les deux appris tôt qu'il existe une « palette des couleurs de peau anishinaabe acceptables » et que ceux qui ne correspondent pas à cette norme doivent supporter différentes versions de la même connerie.

Le sourire de Lily, rehaussé de brillant à lèvres noir, s'élargit quand elle voit ma tenue : un jean et un maillot de hockey de mon père qui m'arrive à mi-cuisses.

— Lady Daunis dans sa plus belle robe de soirée, lance-t-elle en s'inclinant. C'est un plaisir d'être votre chauffeuse.

Je souris, et ça me fait le même effet que quand je pose enfin un sac à dos plein de livres, puis je fais basculer le siège conducteur en avant et me contorsionne pour faire passer mon corps de presque un mètre quatre-vingts à l'arrière.

— C'est moi qui devrais m'asseoir derrière, commente mamie June. C'est trop compliqué pour toi. On dirait un bébé qui essaie de retourner dans le ventre de sa mère.

Elle dit ça chaque fois.

— Sûrement pas, c'est vous la meilleure copilote.

Ce n'est pas à une Aînée de faire des efforts. Jamais.

On dépose souvent mamie June au Centre pour personnes âgées de Sault, en allant au travail. Enfin, ça dépend de ce qui est servi au déjeuner. Mamie June compare les menus des deux différents lieux d'accueil pour personnes âgées aussi religieusement que ses cartes de bingo. Si elle estime que les Zhaaganaash sont mieux lotis, elle demande à Lily de la laisser à Sault. Sinon, un minibus de la communauté vient la chercher pour l'emmener au traversier pour Sugar Island, puis au Centre des Aînés Nokomis-Mishomis.

— Alors, tu l'as fait ? demande Lily en me jetant un regard entendu dans le rétroviseur.

— Ouaip.

— Tu t'es protégée ? lance mamie June.

On glousse toutes les trois et même les pneus s'y mettent quand Lily prend un virage trop serré.

— Rien à voir, explique cette dernière. Daunis a annoncé à sa mère et à sa grand-mère qu'elle n'irait pas à l'Université du Michigan. Cette fois, c'est officiel : à nous Lake State, bébé !

Elle lance des trilles aigus par la fenêtre, faisant sursauter quelques touristes. Elle a essayé en vain de m'apprendre ces lee-lee que poussent certaines femmes nish pour célébrer une réussite.

Mamie June se tourne vers moi et fronce les sourcils. Je m'attends à ce qu'elle me demande de me redresser. C'est ce que ferait Grand-Mary.

— Ma petite, certains bateaux sont faits pour les rivières, d'autres pour l'océan.

Je suis d'accord avec elle. Seulement, je ne sais pas dans quelle catégorie je suis.

Lily m'adresse un regard compatissant. En sciences, on parle de mélange lorsque deux substances ou plus ne s'assemblent pas chimiquement, comme l'huile et le vinaigre. C'est ce qui se passe en moi, et mon amie le sait bien : je suis triste de ne pas aller à l'Université du Michigan, à Ann Arbor, mais heureuse de faire ma première année de bac avec elle.

On passe devant les boutiques de souvenirs qui bordent la rue. De l'autre côté, le long de la rivière, une foule de touristes regarde un cargo de trois cents mètres au milieu des écluses du Sault.

Je me souviens de notre visite d'Ann Arbor, l'automne dernier, de l'enthousiasme de Grand-Mary qui contrastait avec les questions énervantes de maman sur le taux de criminalité. Oncle David – qui, pourtant, prenait presque toujours le parti de sa sœur – avait insisté : je devais aller étudier loin de chez moi. Mais, à mes yeux, l'Université du Michigan représentait bien plus qu'un diplôme à obtenir : c'était la liberté, loin des ragots qui m'ont entourée toute ma vie.

Daunis Fontaine ? Son père, c'était pas ce joueur de hockey, Levi Gardien-de-Feu ? Un des rares Indiens de Sugar Island avec du potentiel...

Je me rappelle quand il a engrossé Grace Fontaine. La fille la plus riche et la plus blanche de la ville !

Il n'a pas picolé pendant une fête à Sugar Island et envoyé leur voiture dans le décor, avec elle dedans ?

Quel dommage qu'il se soit cassé les jambes dans l'accident ! Juste quand les recruteurs allaient venir. Ça a été la fin de sa carrière de hockeyeur.

Mary et Lorenzo ont envoyé leur fille dans leur famille, à Montréal, mais quand elle est revenue avec une petite fille de trois mois, Levi en avait épousé une autre et il avait Levi Junior.

J'ai entendu dire que la gentille Grace s'est rebellée contre ses parents quand ils ont tenté d'empêcher Levi et tous ces Indiens d'approcher le bébé.

Oh, et puis il y a eu cette terrible tragédie...

On dépasse un panneau d'affichage qui, jusqu'à il y a un mois, faisait de la pub pour l'hôtel-casino Superior Shores. Maintenant, il appelle les Ojibwés de Sugar Island à voter pour l'élection du conseil de bande, qui a lieu aujourd'hui. Hier soir, quelqu'un a tagué l'affiche et changé une lettre : « VOTEZ ! C'EST VOTRE ÉRECTION AUTOCHTONE ! »

— Voilà qui donne envie de voter, fait remarquer mamie June, et Lily et moi éclatons de rire.

La vieille femme se met alors à pester contre ces élections qui ne servent à rien puisque les élus finissent toujours par servir leurs propres intérêts.

— Promettez-moi qu'à ma mort, vous convaincrez les membres du conseil de porter mon cercueil, poursuit-elle, avant de marquer une pause théâtrale. Comme ça, ils pourront me laisser tomber une dernière fois.

Je ris avec elle. Ma meilleure amie se contente de secouer la tête.

— Teddie aurait dû se présenter, dit-elle. Elle, elle aurait fait le ménage, pas vrai ?

Ma tante Teddie est la personne la plus intelligente qu'on connaisse. Elle assure grave. Si les agitateurs qui veulent que Sugar Island déclare son indépendance des États-Unis arrivaient à la convaincre de soutenir leur projet à la noix, l'Opération Sécession aurait presque des chances de réussir.

— Eh, je soupire, elle dit qu'elle a plus d'impact en tant que directrice du Service de santé des Premières Nations.

— Elle ne gagnerait jamais, de toute façon, intervient mamie June. Elle est comme moi : elle dit les choses comme elles sont. Les électeurs préfèrent les jolis mensonges aux affreuses vérités.

Lily hoche la tête, même si aucune d'entre nous ne peut voter à ces élections, puisque nous ne sommes pas des membres enregistrés.

— Trop de gens oublient les traditions, et notre passé de peuple matriarcal, reprend mamie June. Écoutez-moi, mes petites. Chez les

Ojibwés, certaines femmes sont comme la marée : elles nous rappellent des forces trop puissantes pour être contrôlées. Les gens faibles craignent leur pouvoir. Et ils ne voteront pas pour une kwe nish qui leur fait peur.

C'est à mon tour d'acquiescer.

Devant le Centre pour personnes âgées, Lily réalise un stationnement en parallèle comme elle seule en a le secret, insérant d'abord l'avant de la Jeep jusqu'à cogner le pare-chocs de la voiture de devant. Nous aidons mamie June à descendre. Elle marque une pause avant d'entrer dans le bâtiment.

— On a des cadavres dans le placard, Teddie et moi. On a couché avec trop de leurs hommes, ajoute-t-elle en relevant fièrement le menton. Sans parler de nos démêlés avec la justice.

Lily et moi échangeons un regard d'étonnement, puis mamie June nous chasse d'un geste de la main. De retour dans la voiture, nous explosons de rire.

— Merde alors ! Je sais que mamie June a un passé, mais tu crois que Teddie a vraiment eu affaire à la justice ? demande Lily en reculant dans le pare-chocs de la voiture de derrière avant de repartir en direction de la réserve satellite, sur le continent.

— Tatie dit que c'est des conneries, toutes ces histoires sur ses « frasques de jeunesse ».

— En parlant de frasques, tout est prêt pour demain ?

— Oui, je réponds, essayant de me concentrer sur l'aspect positif de ma décision. Il faut fêter ça.

— Tu stressais tellement à l'idée d'en parler à Grand-Mary... Comment elle a réagi ?

— Elle, euh... elle m'a fait comprendre que ce n'était pas grave, dis-je, de nouveau émue par ce moment où j'ai réalisé que ma grand-mère comprenait la situation.

— Tu vois ? Tu te fais toujours du souci pour rien.

Nous arrivons à Chimakwa, le centre de loisirs de la communauté. Avec le Centre des Aînés de Sugar Island, c'est l'un des deux lieux

de vote d'aujourd'hui. Les deux côtés d'Ice Circle Drive sont déjà envahis par les voitures. Lily monte sur le trottoir pour se garer dans l'herbe.

Elle me voit scruter le stationnement, à l'affût d'un véhicule de la police autochtone. Les talents créatifs de Lily en matière de stationnement attirent toujours l'attention des flics.

— Tu as vu TJ depuis son retour ? demande-t-elle. On va vraiment devoir l'appeler *agent* Kewadin ? Tu ne l'as pas invité à la fête, j'espère ?

— Non, je n'ai pas invité la police, je réponds, agacée. Ce n'est pas moi qui me remets avec mon ex tous les quatre matins.

Lily me lance un regard glacial. Sa bouche tressaille, mais elle garde le silence. On descend de voiture et on commence à marcher. Soudain, elle me donne une bonne tape dans le dos.

— Aïe ! Ça va pas, non ?

— Quoi ? réplique-t-elle d'un air innocent, un sourire au coin des lèvres. Tu avais une mouche de la taille d'un colibri sur le dos.

Je l'accompagne dans un rire aussi léger que mon état d'esprit, maintenant que je sais que tout ira bien.

Devant Chimakwa, des Ojibwés agitent des pancartes à l'effigie de leurs candidats favoris ; les électeurs entrent pour aller déposer leurs bulletins. À notre approche, une dame se redresse et nous tend une assiette de biscuits faits maison.

— Elles ne sont pas enregistrées, l'informe froidement son acolyte.

La dame repose aussitôt ses biscuits.

— Bonne journée, nous lance-t-elle, impassible.

Lily et moi sommes seulement des descendantes des Ojibwés de Sugar Island, pas des membres inscrits. Mon père n'apparaît pas sur mon acte de naissance. Quant à Lily, elle ne possède pas le pourcentage de sang autochtone minimum nécessaire. On considère quand même cette communauté comme la nôtre, même si on la regarde de l'extérieur, le visage pressé contre la vitre.

— Comme si on en avait quelque chose à faire, de leurs biscuits de moowin, marmonne Lily, me rappelant mamie June.

Je ne mentionne pas que cette assiette nous a mis l'eau à la bouche à toutes les deux.

Le hall est bondé. Les électeurs font la queue dans le couloir jusqu'au terrain de volley, transformé en bureau de vote pour l'occasion. Des parents sont là aussi, pour déposer leurs enfants au programme Niibing, qui propose toute la journée des activités aux enfants ayant besoin de se dépenser, mais qui réussit surtout à nous épuiser, nous, les chefs de groupe.

Au moment de nous séparer, Lily me donne un coup de coude.

— À tout à l'heure, raton laveur !

— À plus, *procyon lotor simus*.

Puis on se lance dans notre *check* spécial : un *high five* pour la grande, un *low five* pour la petite, coup de coude, coup de cheville, et la finale, paume en avant pour se crocheter le pouce et faire des ailes de papillon.

— Bisous, l'intello ! me lance-t-elle.

Lily a toujours le dernier mot.



CHAPITRE 3

Pour la dernière activité de la journée, j’emmène mon groupe d’enfants de neuf et dix ans dans les vestiaires où ils enfilent chandails, bonnets et gants pour aller patiner. J’en profite pour leur donner une leçon dans la langue ojibwée, nommant chaque vêtement en anishinaabemowin.

— Naabikawaagan, j’énonce en enroulant mon écharpe autour de mon cou.

— Hé ! Bubulle, m’appelle Levi depuis l’autre côté de la patinoire lorsque j’entre sur la glace.

C’est le surnom que j’aime le moins.

Le vendredi après-midi, l’équipe de hockey des Superiors de Sault-Sainte-Marie, les Sups, patinent avec les enfants. Cette équipe junior, qui évolue en première division, est un tremplin pour les gars espérant jouer au niveau universitaire ou professionnel. « La classe préparatoire des grands joueurs de hockey », comme dirait Grand-Mary.

Mon petit frère, qui terminera son cégep cette année, a été nommé capitaine dès sa deuxième année dans l’équipe. Dans la péninsule supérieure du Michigan, les Sups sont considérés comme des dieux du hockey – ce qui fait de Levi une sorte de Zeus, doué d’un je-ne-sais-quoi de spécial qui va bien au-delà du talent naturel et du travail acharné.

On ne se ressemble pas du tout. Moi, je suis le portrait craché de notre père, ou plutôt une caricature, vu que les traits de son visage ne sont pas proportionnés à ma plus petite carrure. Levi a hérité des fossettes, de la peau bronzée et des longs cils de sa mère. Papa était un

dieu du hockey ; de ce côté-là aussi, Levi a eu de la chance. Et en plus, il sait user de son charme, surtout quand il veut quelque chose.

Il est en train de patiner, accompagné d'un des nouveaux Sups, avec le groupe des cinq-six ans, qui comprend mes cousines Perry et Pauline, des jumelles.

— Tatie Daunis !

J'adore quand elles m'appellent comme ça. Je lâche mon groupe et les rejoins.

— Tu sais qu'on est vendredi 13, aujourd'hui ? me demande Pauline sur un ton de maîtresse d'école.

— Oncle Levi dit que rien ne porte malheur et que c'est des conneries, intervient Perry.

— Levi, tu sais que les oncles et les tantes responsables ne jurent pas devant les jeunes esprits impressionnables ? dis-je en imitant le ton docte de Pauline, ce qui fait ricaner le coéquipier de mon frère. Tu vois, même le nouveau est d'accord avec moi.

— Jamie, se présente celui-ci. Jamie Johnson.

— Hum. Attendons de voir ce que tu vas apporter à l'équipe avant que je retienne ton nom.

Soudain, la chanson *Hey Ya !* d'OutKast retentit dans la patinoire. Je retire mon écharpe extra-longue, la place autour de ma taille comme un harnais, et Perry et Pauline s'accrochent chacune à un bout pour que je les traîne sur la glace.

Papa faisait la même chose avec Levi et moi. Son écharpe était vert jade, de la même couleur que les yeux de ma mère. Perry me supplie d'aller plus vite. Elle adore quand ses longs cheveux d'un noir bleuté se déploient derrière elle comme les traînées d'un avion à réaction. Sur un coup de tête, je fais un brusque demi-tour, de quoi faire glapir Pauline, mais rien qui impressionne Perry.

Puis, juste avant d'atteindre mon frère, je m'arrête en réalisant un quart de tour, projetant tellement d'éclats de glace sur le nouveau et lui qu'ils reculent d'un bond. Levi semble amusé, le nouveau en reste bouche bée.

J'observe la trajectoire des jumelles. Perry essaie de m'imiter, tombe, mais se relève tout de suite. Pauline continue sur sa lancée, rebondit contre la bordure et atterrit sur le dos. Je suis sûre qu'elle va bien, mais je vais voir quand même, suivie par le nouveau.

Ma cousine me regarde avec un sourire édenté. Son beau visage est comme de l'ambre foncé – d'un marron doré parfait. Elle agite ses mitaines dans ma direction.

— Aide-moi !

Une fois, petite, j'ai fait une vilaine chute et mon casque a heurté violemment la glace. En un clin d'œil, papa était à côté de moi, me lançant de sa voix grave et puissante : « N'Daunis, bazigonjisen ! » J'ai obéi, me redressant difficilement, des étoiles devant les yeux. « Ça, c'est ma petite fille ! »

Aujourd'hui encore, chaque fois que je tombe, la voix de mon père est le coup de tonnerre qui m'ordonne de me relever.

— Tu peux y arriver toute seule, dis-je à Pauline.

Elle pousse un couinement ravi quand le nouveau lui vient en aide.

— Tu aurais dû la laisser allongée là, comme une limace, jusqu'à ce qu'elle gèle, je lâche en essayant de ne pas sourire alors qu'il la fait tourner sur la glace et rit en chœur avec elle.

On nous regarde, et je n'ai pas l'intention de nourrir les ragots.

Je cherche Lily du regard. Elle est entourée par des petits de maternelle qui avancent centimètre par centimètre, accrochés à leurs stabilisateurs en plastique coloré. Elle croise mon regard et fait un geste obscène avec sa main et sa langue. De toute évidence, elle est d'accord avec toutes celles qui n'arrêtent pas de s'extasier sur le nouveau Sup.

« Jamie Johnson est ultracanon. »

« La cicatrice de Jamie Johnson lui donne un air mystérieux. »

« C'est trop dommage que Jamie Johnson ait une copine là d'où il vient. Mais bon, ça ne durera pas. »

Et, pire encore :

« Hé ! Daunis, tu peux demander à Levi de me choisir comme marraine de Jamie Johnson ? »

Je lui jette une œillade en douce. D'un point de vue rationnel, je suppose qu'on peut dire qu'il est beau gosse. Il a d'immenses yeux sombres et des cheveux marron foncé assez longs pour former des boucles indisciplinées. Mais ce qui m'intéresse, c'est la cicatrice qui descend du bord extérieur de son sourcil droit jusqu'à sa mâchoire. Je l'examine. Elle ressemble plus à une cicatrice hypertrophique qu'à une chéloïde.

— Levi m'a parlé de toi, me dit-il en regardant les jumelles se diriger vers leur chef de groupe. Il paraît que tu vas bientôt à l'Université du Michigan ?

— Oh, je... euh... changement de programme, je réponds en me tournant vers Levi, qui nous a rejoints. Je me suis inscrite à Lake State, finalement. Ma mère a besoin de moi. (Je me racle la gorge.) Tu sais... étant donné la situation.

Je ne mentionne pas l'avertissement de mémé Pearl selon lequel les malheurs vont par trois.

— Tu restes ? s'écrie Levi. Wouhou !

Il me soulève et me fait tourner jusqu'à me donner la nausée. Je le frappe dans le dos en riant. Son bonheur serait presque contagieux.

— Alors là, on a vraiment quelque chose à fêter ce week-end ! dit-il en me déposant. Soirée à la grande maison demain à vingt heures, c'est ça ? Je m'occupe de la bière.

— On y sera, Lily et moi.

Il s'éloigne tel le joueur de flûte de Hamelin, ravi, suivi d'une file de gamins imitant son jeu de jambes.

— Donc tu restes dans le coin, reprend Jamie.

Son sourire illumine son regard et mon estomac déjà vaseux fait une dernière pirouette. D'un point de vue non rationnel, Jamie est canon quand ses yeux pétillent comme ça.

— Dommage que tu ne sois pas au cégep avec nous avec nous. Mais bon, au moins tu vas échapper à mon oncle Ron, le nouveau prof de sciences.

Je hoche la tête. Les picotements familiers sont de retour dans mon nez. Je les chasse en serrant les mâchoires.

— Il y a un problème ? demande-t-il sur un ton moins léger.

— Non ... C'est juste que ton oncle remplace le mien.

L'image d'oncle David ajustant la flamme du bec Bunsen déclenche en moi un raz-de-marée de tristesse. Et de fureur.

Jamie attend que je m'explique.

— Il est décédé il y a quelques mois. Ça a été horrible. Ça l'est toujours.

Quand une personne meurt, tout ce qui la concerne devient du passé. Sauf le chagrin. Le chagrin, lui, reste au présent.

Et c'est encore pire quand on est en colère contre cette personne. Pas seulement parce qu'elle est morte, mais à cause des circonstances de sa mort.

Quand elle a appris la nouvelle, ma mère s'est évanouie. Plus tard, lorsque la police nous a donné plus de précisions, elle n'a eu de cesse de lui répéter qu'oncle David était resté sobre pendant plus de treize ans. Il n'avait plus bu une seule goutte d'alcool depuis le jour où, en rentrant de la bibliothèque du campus, ma mère l'avait trouvé dans les vapes, à côté de moi qui lui lisais des livres. J'avais cinq ans. Elle leur a également affirmé que son frère n'avait jamais touché à aucune autre substance. Jamais.

— Je suis vraiment désolé, Daunis.

Mon prénom me paraît étrange, prononcé par sa voix presque rauque. Il l'étire en un « Dawww-ness », différent du « Dah-niss » sec des membres de ma famille Gardien-de-Feu.

Lily m'appelle et m'indique de ses lèvres pointées le bord de la patinoire, où Teddie m'attend. Ma tante me fait signe d'approcher. Je patine vers elle, un peu surprise que Jamie me suive.

— Hey, je suis venue voter et récupérer les filles, mais il y a un problème au travail, commence-t-elle, avant de remarquer Jamie. Bonjour, je suis Teddie Gardien-de-Feu. Tu dois être le nouveau Sup dont tout le monde parle ? Ça fait toujours toute une histoire quand un joueur autochtone intègre l'équipe. D'où est-ce que tu viens ?

— Jamie Johnson, madame, se présente-t-il en lui tendant la main. De partout. On a beaucoup bougé.

Malgré son air respectable, avec son tailleur-pantalon et son superbe médaillon floral orné de perles, Tatie garde encore en elle les traces de la fille capable de balancer une droite dans la gorge de quiconque oserait l'appeler Theodora.

— Je voulais dire de quelle communauté, précise-t-elle.

— Cherokee, madame. Mais je n'ai pas grandi auprès de ma famille.

Je jette un coup d'œil à Jamie. Je ne peux pas imaginer ma vie sans mes proches. J'ai été entourée depuis toujours par tellement de membres de ma famille, même si nous ne sommes pas tous liés par le sang. Sans compter toutes les matriarches et matriarches en herbe de la communauté.

— Tu veux que je garde les filles, Tatie ?

— Tu peux ? me demande-t-elle, soulagée. Je dois retourner au boulot. Les trois cents tee-shirts prévus pour la campagne de vaccination de la semaine prochaine ont été livrés, et dessus, il y a une chouette qui dit : « La vaccination, une sage décision ! » Personne ne s'est rendu compte du problème !

— Merde, lâche succinctement Lily, qui vient de nous rejoindre.

— Quel problème ? me demande Jamie, perplexe.

Soit la chouette a un rôle différent dans les traditions cherokees, soit il ne connaît pas sa propre culture.

— Dans la culture ojibwée, la chouette accompagne les morts de l'autre côté. Pas vraiment l'ambassadrice rêvée pour pousser les parents nish à faire vacciner leurs bébés.

— Certains ne connaissent pas leurs traditions, ajoute Tatie. J'ai rendez-vous au bureau avec l'auxiliaire de santé communautaire et sa supérieure pour commander d'autres tee-shirts en urgence.

— Un vendredi soir ? demande Lily, à la fois horrifiée et impressionnée.

— Elles ont contribué à créer ce problème, alors elles doivent aider à le régler, rétorque Tatie avant d'appeler les jumelles en anishinaabemowin : Aambe, jiimshin.

Elles viennent aussitôt lui faire des bisous et des câlins.

Après le départ de leur mère, Pauline demande à Jamie de la soulever en l'air. Il s'exécute, et elle pose comme s'ils participaient aux Jeux olympiques. J'admire la technique parfaite de Jamie, que je reconnais grâce aux années de cours de patinage artistique que j'ai endurées pour que Grand-Mary m'autorise en échange à jouer au hockey. Je me demande combien de temps il s'est entraîné avant de changer de sport.

Lily me surprend à le regarder.

— J'aurais envie de dire que c'est dommage que le nouveau Sup ait une petite amie, mais je sais que, de toute façon, tu ne sors pas avec les joueurs de hockey à cause de tes règles de miizii.

Elle semble presque en colère.

— Ouaip, dis-je. Il faut séparer le Monde du Hockey du Monde Normal.

Sur la glace, je connais les règles. Mais en dehors, elles changent tout le temps. Ma vie est plus facile quand ces deux mondes ne se chevauchent pas. Pareil pour le monde des Fontaine et celui des Gardien-de-Feu.

— Mais les trucs bien se produisent quand les mondes se percutent... C'est la combustion par osmose, non ?

Je souris.

— Tu penses à la théorie des collisions. Deux objets qui se percutent et échangent de l'énergie si leurs particules réactives ont suffisamment d'énergie cinétique...

— Ah oui, comment ai-je pu confondre ? s'esclaffe-t-elle. Mais sérieusement, avec toi, tout est toujours tout blanc ou tout noir. Pourquoi tu ne...

— Lily ? l'interrompt une voix, qui nous pousse à nous retourner.

Je me fige en voyant son ex, debout près de la porte donnant sur la glace, avec son sourire familier, plein d'espoir. Tendue, je regarde Lily pour décider comment réagir.

La première fois que Lily a entendu le gentil et loufoque Travis, on était en sixième, à la cafétéria. Il a récité tout l'alphabet en rotant, et elle a tellement ri qu'elle en a recraché son lait par le nez. Travis n'avait jamais obtenu une aussi bonne réaction, et il est aussitôt tombé amoureux d'elle. Quand, au collège, ses pommettes ciselées et sa mâchoire carrée se sont révélées, les filles se sont soudain rendu compte que le clown de la classe était plus que beau. Il était rayonnant, surtout quand il faisait rire Lily.

Tout a changé en décembre dernier.

J'observe attentivement mon amie. Si elle lui parle, je vais devoir me préparer à un nouvel épisode de *La Saga de Lily et Travis*, un feuilleton sans cesse renouvelé, même si l'intrigue ne change jamais.

Heureusement, elle préfère s'éloigner en patinant plutôt que de lui adresser la parole. Travis ne porte pas de patins, mais je bloque quand même l'accès à la glace, contractant chaque centimètre et chaque gramme de mon corps pour en faire un mur impénétrable. Au hockey, toutes les équipes ont besoin d'un *goon*, quelqu'un pour foutre la merde ou venger les fautes. Je suis le *goon* de Lily.

— Allez, Dauny, sois pas comme ça.

Les creux sous ses pommettes sont si profonds qu'elles lui donnent un air maladif. Son visage a perdu toute sa douceur. Ce n'est plus que l'ombre du garçon si drôle qu'il me faisait littéralement pissier de rire.

— Je te jure que je suis *clean*. Je veux juste lui parler.

— Pas la peine d'insister, Trav.

Je cale mes mains sur mes hanches pour me faire encore plus large.

— Je suis *clean*, répète-t-il. Et je vais le rester, pour elle.

— Je sais.

Je ne doute pas qu'il le pense sincèrement, mais ça n'empêche pas qu'il vaut mieux qu'il laisse Lily tranquille. C'est rare que les gars arrivent à m'embobiner, mais la sincérité dans la voix de Travis me